Vire le 21 mai 1871.

Mon cher Monsieur,

Il me semble que des siècles se sont écoulés depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre à laquelle vous n'avez pas encore répondu. Que le temps paraît long lorsqu'on est malheureux, et combien nous le sommes dans notre pauvre France, dévastée d'abord par la guerre étrangère, et en proie maintenant aux horreurs de la guerre civile! Nous attendons le courrier de chaque jour avec une fiévreuse anxiété, dans l'espoir qu'il nous apportera des nouvelles plus favorables, et nous en sommes réduits à nous armer d'une excessive patience pour suivre la marche des évènements qui se succèdent avec une lenteur désespérante. Quel triste spectacle nous donnons au monde et combien les nations, qui étaient jalouses de notre gloire et de notre prospérité, auraient lieu de se réjouir, si tous les peuples ne se ressentaient pas toujours plus ou moins des malheurs qui atteignent l'un d'eux!

Tout mon temps a été à peu près perdu depuis un an pour notre chère botanique. La maladie dont j'ai été atteint et qui persiste encore, quoiqu'elle ait beaucoup diminué, puisque les jambes sont bien moins enflées et qu'elle ne m'astreint qu'à un régime qui n'a rien de bien gênant; les inquiétudes que me causait le voisinage de l'ennemi qui nous envahissait de plus en plus; le peu de confiance que nous inspirait la marche du gouvernement; tout cela m'ôtait la force et la tranquillité nécessaires pour me livrer tout entier, comme par le passé, à mes occupations scientifiques. Je craignais pour le sort de mes collections qui me rappellent toute ma vie. Ne deviendraient-elles pas la proie de barbares qui ne trouveraient pas à en faire un meilleur emploi que de les livrer aux flammes ou de s'en servir pour les plus vils usages?

Du moins le fléau de l'invasion nous a été épargné. Le petit coin de la Normandie, que nous habitons, n'a pas eu à subir l'odieuse présence des Prussiens. Nous avons même été préservés de celle de nos défenseurs nationaux, qui

Je n'entends point parler depuis fort longtemps de M. Bolander et il ne donne pas le moindre signe de vie. Vous avez bien sûrement plus de chance que moi et je vous prie instamment de me procurer de ses nouvelles. A-t-il continué ses explorations de la Californie et ses découvertes ont-elles répondu à ses espérances? Vous devez le savoir mieux que qui que ce soit car il ne doit pas manquer de vous soumettre les résultats de toutes ses investigations. Que je serais heureux si, par lui ou par vous, j'obtenais les noms des échantillons qu'il ne m'a envoyés qu'accompagnés de numéros d'ordre. Il m'avait fait espérer que vous publieriez une flore Californienne: ne nous rendrez-vous pas cet immense service? Seulement ne la retardez pas trop si vous voulez que j'en profite. Soyez mon interprète près de M. Bolander et décidez-le à répondre sans retard aux deux dernières lettres que je lui ai écrites.

J'ai préparé un envoi pour M. le docteur Hillebrand et je vais l'adresser incessamment à M. Dalton Hooker qui veut bien nous servir d'intermédiaire. J'ai reçu de lui un paquet de phanérogames des îles Sandwich, mais elles me causent presque plus de regrets que de plaisir, à cause du fâcheux état dans lequel sont presque tous les exemplaires. J'espère qu'il me servira mieux par la suite et je le lui demanderai instamment car la végétation, au milieu de laquelle il vit, m'est presque complètement inconnue. Je lui renverrai avec leurs noms et préparées comme elles doivent l'être, plusieurs algues qu'il avait recueillies grosso modo et qu'il avait soumises à mon examen. Je lui en ai, de mon côté, composé un bouquet dont j'espère qu'il sera content.

L'insurrection de Paris doit avoir brisé, au moins depuis quelque temps, les relations de Smithsonian Institution avec la Librairie de Gustave Bossange. Ce n'est donc pas à son obligeance qu'il faudrait avoir recours maintenant, si nous avions des envois à nous faire; mais nous pourrions je pense avoir recours au Jardin de Kew, dont le directeur n'a point d'égal pour l'obligeance aussi bien que pour le savoir. Il doit être sur le point de revenir d'une excursion botanique qu'il a entreprise dans le mont Atlas et qui dure depuis six semaines. Il aura dû faire une riche moisson car cette curieuse contrée n'a été, en quelque sorte, qu'entrevue et il était presque impossible d'y pénétrer.

La santé de ma pauvre femme a reçu de rudes atteintes de tous les tourments que nous avons éprouvés. Elle va pourtant se remettre à la distribution de nos plantes et vous en apercevrez le plutôt possible. Elle vous présente ses compliments les plus empressés ainsi qu'à Madame Gray, dont nous espérons que la santé s'est toujours bien soutenue depuis son retour aux États-Unis, et à laquelle je vous prie de faire agréer mes respectueux hommages.

Recevez vous même, mon cher Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

R. Lenormand

nous eût été inutile et qui n'était pas toujours sans inconvénients. Notre Bocage a conservé sa physionomie attrayante et paisible et l'on ne se douterait pas, en le regardant, que dans d'autres contrées et près de Paris surtout, tout n'est que ruines et dévastation. Nous n'avons donc eu à souffrir qu'indirectement et nous devons nous estimer trop heureux en comparant notre position à celle de tant de nos compatriotes. Mais notre fardeau est néanmoins encore assez lourd à porter.

Aussitôt qu'un peu d'amélioration physique me l'a permis, j'ai appelé à mon aide celle qui ne m'a jamais fait défaut dans toutes les tribulations que j'ai éprouvées. Je n'aurais pas été capable de me livrer à des travaux bien sérieux, mais il en était qui ne demandaient qu'un peu d'attention et que j'ai entrepris, d'autant plus volontiers qu'ils étaient urgents. J'ai mis en ordre une énorme quantité de paquets dont j'étais encombré et qu'il ne me reste plus maintenant qu'à intercaler dans mon herbier, ce qui ne sera pas bien difficile. Cette besogne me permettra d'offrir en même temps à mes correspondants une foule de doubles qu'ils désirent et parmi lesquels j'espère bien trouver beaucoup de bonnes choses pour vous même. J'ai reçu de très beaux envois du midi de la France et ils ne sont pas moins intéressants par la rareté des espèces dont ils se composent que par l'excellent état des échantillons. Ne pourraient-elles point vous être agréables ? Je les joindrais aux autres que je vous destine et parmi lesquelles figureront encore des plantes Néo-Calédoniennes.

J'éprouve un véritable besoin de reprendre mes relations scientifiques qui se trouvent toutes interrompues depuis trop longtemps. Il est vrai que je ne me suis pas senti d'abord le courage d'écrire mais quand bien même je l'aurais voulu, cela m'eût été impossible puisqu'en France même, et dans des départements limitrophes, les lettres ne parvenaient pas à leurs adresses ou n'arrivaient qu'avec des mois entiers de retard. Maintenant encore le service postal est très irrégulier et les communications sont très difficiles. Je ne puis obtenir de renseignements au sujet d'un de mes amis de l'Alsace, qui habite Strasbourg, et sur le sort duquel je suis inquiet. J'avais d'excellents correspondants en Allemagne : les conserverai-je ? Leur nationalité m'inspire jusqu'à présent, et malgré moi, une certaine répugnance. Je sais bien qu'ils ne sont pour rien dans nos malheurs, qu'ils en gémissent sans doute et que l'on doit regarder tous les naturalistes comme ayant la même patrie ; mais ils appartiennent à des nations ennemies et le mal que celles-ci nous ont fait est trop récent pour que son effet se rejaillisse pas un peu sur eux mêmes. Je m'en voudrais de ne pas reprendre mes rapports avec Al. Braun, Sonder, Schomacker, de Martens et quelques autres, mais je ne me déciderai pas à communiquer au docteur Kuhn les fougères du Brésil et celles de l'herbier de D'Urville que j'avais demandées pour lui au Musée de Caen, car ce serait aux collections du roi de Prusse qu'elles profiteraient et que je ne contribuerai jamais à les enrichir.

Plus le moment approche où il faudra nécessairement me séparer des objets qui auront fait le charme de toute ma vie et plus je ressens le désir de les rendre de plus en plus dignes de figurer avec honneur dans le Musée auquel je les ai légués. J'ai réussi à faire nommer mon ami M.r Vieillard, directeur du jardin des plantes de Caen et, depuis qu'il y est installé, on s'en apperçoit aux nombreuses et importantes améliorations qu'il a déjà faites. Il a sous ses ordres un excellent jardinier en chef qui le seconde aussi bien qu'il peut le désirer, pour tout ce qui le concerne. Pour lui il est chargé de la conservation des herbiers, des fruits et autres objets qui font l'ornement de la galerie botanique. Celle-ci est magnifique et l'on n'en rencontrerait peut-être pas qui pût rivaliser avec elle pour l'admirable position qu'elle occupe. Jusqu'à présent on a cherché principalement à y réunir les herbiers qui concernent la Normandie ou qui ayent appartenu à des botanistes Normands. Elle possède des raretés que l'on ne trouverait pas ailleurs, et entr'autres les collections de D'Urville qui se sont maintenues en fort bon état. La mienne, je l'espère, en deviendra un jour un des principaux trésors et c'est dans ce but que je cherche toujours à la rendre plus complète et plus utile à la science. Elle m'est encore plus chère depuis que je sais qu'elle sera confiée après moi aux soins de mon ami Vieillard et qu'elle passera de mes mains entre les siennes. Je suis sûr qu'il l'aimera doublement, pour elle même et en souvenir de moi, et qu'elle lui fournira de nombreux sujets d'étude. Elle a l'avantage de renfermer une foule de types, aussi bien pour la phanérogamie que pour la cryptogamie et je lui recommanderai, lorsqu'il ne sera pas livré à des travaux plus sérieux, de chercher à déterminer les plantes qui ne seront pas encore nommées. Il en trouvera toujours trop, mais la lumière se fera peu à peu et ce sera le meilleur moyen pour qu'elle rende encore de plus grands services à la science. J'ai déjà commencé à classer, du mieux qu'il m'est possible, par contrées géographiques, mes anonymes et ces rapprochements rendront plus faciles les recherches auxquelles ils donneront lieu par la suite.